

JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

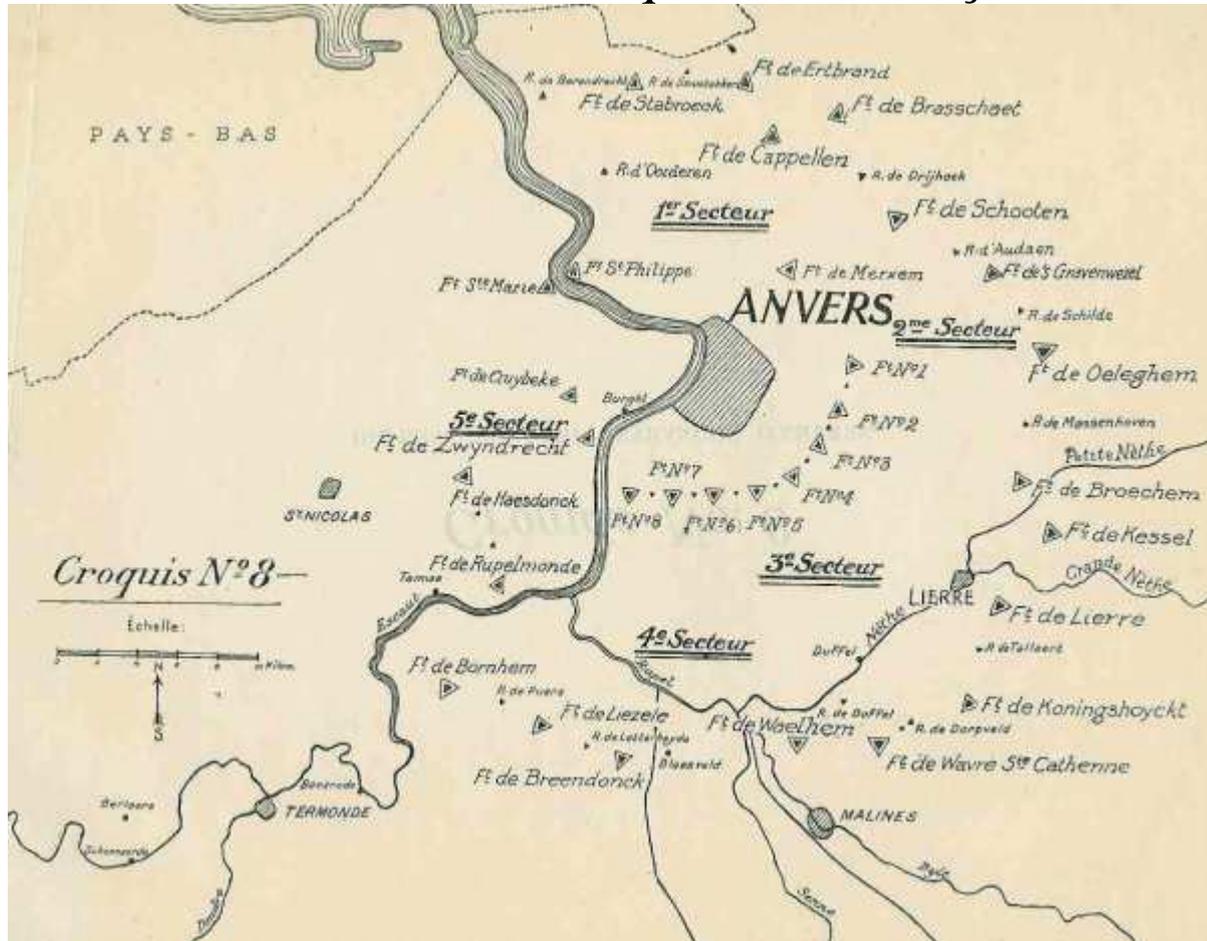
Bruxelles, vendredi 2 octobre (1914)

Nul ne peut s'occuper d'autre chose que du siège d'Anvers, dont on suit les péripéties avec anxiété mais, également, avec espoir. Les informations dignes de foi sont rares mais, en revanche, les inventions plus ou moins tirées par les cheveux, qui maintiennent le public dans une agitation fébrile, abondent. Les boulevards du centre sont remplis de gens qui fourmillent de café en café à la recherche de nouvelles ou tentant d'obtenir les rares journaux que l'on peut introduire dans la ville et qui se vendent plus chers que jamais, parce que la vigilance des Allemands a redoublé ; décidément, ces

hommes sont résolus à faire en sorte que nous ignorions tout ! Mais ce qui est curieux, c'est que autant ils réduisent la communication, plus croît la confiance (elle s'abrite dans la certitude) que si les événements leur étaient favorables, ils s'empresseraient de nous les faire connaître.

Ce que nous savons avec certitude, c'est que, durant toute la nuit du 30 septembre, l'ennemi a bombardé les forts de première ligne d'Anvers (**N.d.T.**), qui ont riposté avec succès à leur attaque et que, hier matin, le duel d'artillerie a continué à s'étendre à tout le front. Les Allemands ont réussi à entrer dans Malines, que les Belges ne pouvaient pas soutenir sans la condamner à la destruction et que ses habitants avaient abandonnée en fuyant le massacre. Les forts belges, et surtout celui de Waelhem, ont lancé quelques obus sur la ville occupée par l'adversaire mais en s'efforçant de lui nuire le

moins possible ; on coupe toujours mal dans sa propre chair, même s'il est évident que, de cette façon, l'on



court le risque que d'autres le fassent avec une plus

grande cruauté. Nous savons également que, avant-hier soir, un zeppelin s'est promené au-dessus de Mol, Rethy (Retie), Turnhout, Bourg-Léopold (Leopoldsburg), Merksplas, Brecht, Oostmalle et Westmalle, et que, au petit matin, il a lancé quelques bombes sur le pont de Broechem, causant peu de dégâts, pour s'approcher d'Anvers, d'où le feu de l'artillerie l'a mis en fuite.

Les combats se répètent, violents et continus, mais les ouvrages des forts attaqués restent intacts et la garnison dispose de tous les moyens de défense. Les Allemands ont repris l'offensive vers Termonde (Dendermonde), sans succès, et on a combattu entre Termonde et Alost, avec l'appui de l'artillerie.

En somme, le grand effort allemand porté contre Anvers promet de se révéler inutile, grâce à l'admirable énergie de l'armée belge, qui a repoussé, jusqu'à aujourd'hui, toutes les attaques de

l'infanterie, donnant le temps d'arriver – comme ils arriveront sûrement –, à des renforts tellement considérables que, d'attaquants, ils feront des Allemands des attaqués, et qui permettront enfin le tant espéré mouvement enveloppant, qui doit les obliger à retourner chez eux.

Cela semble d'autant plus possible que l'on affirme – cette fois avec beaucoup plus de conviction que jamais –, que les Français ont entièrement nettoyé d'Allemands le territoire de France, et que de nouvelles troupes avancent à marches forcées tout le long de la côte et par d'autres chemins proches de Gand, afin de former une ligne puissante qui, partant d'Anvers, progressera ensuite à l'est et balayera tout Allemand qu'elle rencontrera sur son passage, sans oublier ceux qui occupent Bruxelles.

Quel sort subirait la capitale, dans ce cas ?

Elle serait bombardée. Assisterions-nous à des combats de rues ? Qui serait le premier à faire feu sur elle : l'ami ou l'ennemi ?

On considère que cette perspective est fort probable mais rares sont ceux qui se lamentent d'avance, ceux qui se montrent préparés à souffrir.

- *Dans de telles circonstances, il faut sacrifier quelque chose – disent les plus intrépides –, et nous ne voyons pas pourquoi Bruxelles doit s'en tirer sans une égratignure quand la moitié du pays est en ruines, si de ses souffrances doit résulter le bien général. Nous faisons dès à présent "partie du jeu".*

Les timorés s'épouvantent, se croyant déjà entre le massacre et l'incendie. Quelques-uns s'en vont à Ostende et vers les plages, considérant que, là-bas, ils seront en sécurité. D'autres partent à l'étranger, abandonnant le pays à l'ennemi, mais ils

disent qu'ils s'en vont "*par patriotisme*".

Les communications par chemin de fer entre Bruxelles et Mons sont coupées depuis quelques jours, grâce à un stratagème des Belges. Ces derniers, sachant que plusieurs trains allemands étaient arrêtés à Hal et à Buysinghen (Buzingen), préparèrent deux convois composés chacun de nombreux wagons et de deux locomotives ; les machinistes les mirent en marche, à toute vapeur et ils sautèrent des locomotives, les laissant se précipiter comme une avalanche sur les trains allemands. Le choc fut épouvantable, la voie fut détruite, les remblais sens dessus dessous, l'espace parsemé de restes de bois fumants, de chaudières éventrées, de wagons écrasés.

*

Un habitant de Mons, qui vient d'arriver, me raconte succinctement le combat entre Anglais et

Allemands, qui a eu pour théâtre les environs immédiats de la ville. (N.d.T.)

Les Anglais arrivèrent à Mons le 18 août et la population les reçut avec de vives marques de



sympathie. Le samedi 22, on leur signala la proximité de l'armée allemande et ils s'apprêtèrent à combattre. Le 23, au petit matin, ils traversèrent à nouveau la ville, formant une forte colonne et ils allèrent occuper une colline située à l'est pour, de là, barrer le passage à l'ennemi. Mais l'artillerie allemande fit pleuvoir sur eux une véritable trombe de *shrapnels*, les obligeant à chercher une autre position. Ils s'y maintinrent jusqu'à une heure de l'après-midi, combattant avec sang-froid, mais à cette heure ils se retirèrent aussi tranquillement que lors d'une parade, allant se placer plus au sud de Mons, dans une position que n'atteignaient pas les projectiles de l'artillerie ennemie. Les Allemands résolurent alors de donner l'assaut et leur infanterie avança en masse compacte, défiant la mort que les canons anglais semaient à chaque instant dans leurs rangs. Le massacre fut terrible. Les Anglais,

qui étaient deux fois moins nombreux, repoussèrent héroïquement et stoïquement toutes leurs attaques. Deux mille d'entre eux furent mis hors de combat mais les Allemands en perdirent le double lors de leurs charges d'infanterie. L'artillerie anglaise se révéla supérieure à son homologue allemande mais son nombre de pièces était moindre. Les Anglais dormirent sur le champ de bataille, prêts à prendre l'offensive le lendemain matin, mais, au cours de la nuit, on leur donna l'ordre de se retirer.

La population de Mons avait suivi avec anxiété les péripéties de la bataille, agglomérée au square du château, d'où l'on bénéficie d'un large panorama.

Roberto J. Payró

Copyright, 2014 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (21) », in LA NACION ; 7/04/1915.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (22) », in LA NACION ; 8/04/1915.

Notes du traducteur (N.d.T.) :

Concernant les forts d'Anvers, vous pouvez consulter

http://www.sambre-marne-yser.be/article=6.php3?id_article=77

Concernant la bataille de Mons (principalement 23 août 1914), vous pouvez consulter, e. a. :

http://www.sambre-marne-yser.be/article=5.php3?id_article=59